

CHICAGO RIVER

Franck ESPOSITO

Label sud

NOTE DE L'AUTEUR

Cette histoire est complètement imaginaire. Les personnages sont fictifs. Seule, Chicago est réelle avec ses habitants, sa rivière, ses tours, son lac et ses couleurs d'automne inimitables.

Préface

Il existe dans notre société et même dans nos familles, des êtres comme vous et moi en apparence, dont on ne peut pas soupçonner qu'ils sont de véritables prédateurs, des vampires de l'âme, comme certains les qualifient. Des psychopathes capables de meurtres sans effusion de sang. Juste des assassinats psychologiques. Des individus dotés d'une intelligence impressionnante dont ils tirent profit aux dépens de tous, quels qu'en soient les conséquences et le prix à payer.

Les agissements liés à ce type de personnes sont comme un puzzle, on ne peut en prendre conscience qu'après avoir regroupé l'ensemble des pièces pour définir son portrait. Souvent, trop tardivement, on comprend que l'on a eu affaire à un être machiavélique dont les comportements vous ont marqué à vie.

Je veux parler des « pervers narcissiques ».

Toutes leurs victimes sont différentes : statut social, éducation, milieu, niveau d'intelligence. Mais toutes présentent une « faille » : un manque de confiance en soi, une propension à la culpabilité, la peur du rejet ou de la solitude.

Un tel individu devine ce que l'autre attend de lui. Il devient un véritable caméléon, le temps de ferrer sa proie. Cette manipulation comprend toujours quatre étapes psychologiques : le repérage, la séduction, l'emprise et enfin l'assujettissement.

En premier lieu, le prédateur capte les souhaits de sa victime. Il identifie ses failles par son écoute et son empathie. Il utilisera ces informations à son profit. Pour la phase d'emprise, il découvre peu à peu son vrai visage, testant les limites de l'autre, sans jamais franchir la ligne rouge. Cet autre, pris par cette relation fusionnelle ne s'apercevra de rien malgré des signes qui trahissent des comportements ambigus. C'est dans la dernière étape que le masque tombe dans les tête-à-tête. L'être exquis du début dévoile un langage

insoupçonné et se révèle dans toute son « étrangeté ».

La violence et le harcèlement psychologique commencent de façon exponentielle à l'abri des regards. La victime en arrive à douter de ses capacités mentales et psychiques. Elle perd son discernement, sa lucidité. Elle est plongée dans la confusion émotionnelle permanente et l'insécurité sentimentale, abandonnant toute estime de soi.

Le prédateur pourra enfin dominer l'autre, tout en se délectant de la souffrance de sa proie.

Asile psychiatrique de Chicago. Unité de soins n° 4

Lundi 2 avril 2007

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, j'ai vingt-cinq ans. J'écris sans ralentir un seul instant. Je noircis les pages de mon cahier d'une écriture nerveuse et hachée. Une écriture que je ne reconnais pas, celle d'un autre ! Un surveillant vient me sortir de mon introspection. Il entre bruyamment dans la cellule. Une forte odeur de tabac le précède, ses vêtements en sont imprégnés. Il brise mon inspiration, et il s'en fout.

— Encore une belle journée, William, dit-il en essayant de jeter un œil sur mon cahier.

Je referme brusquement mon calepin. J'ai l'impression que tout l'établissement s'intéresse à mes écrits, mon psychiatre le premier. Cette sensation fait monter mon rythme cardiaque et c'est sur un ton sec que je lui dis que ce qui est inscrit sur ce carnet ne le regarde pas.

Je ne peux m'empêcher de l'interroger sur mon dossier. Il refuse de répondre, prétextant le secret professionnel. Pourtant il a l'obligation d'être renseigné sur le profil de chaque résident. Il doit savoir à qui il a affaire et quel degré de dangerosité il représente. Puis, il s'enferme dans un total mutisme et s'éclipse au motif qu'il n'a pas le loisir de papoter trop longtemps avec les pensionnaires.

Pensionnaires ! Quel délicat qualificatif, pour désigner tous les dingos qui remplissent cet asile !

Six mois ont passé. J'ai, semble-t-il, répondu à toutes les attentes du personnel soignant. Ils m'ont pris pour un malade, je n'ai pas cherché à les dissuader. On ne croit jamais un fou qui affirme être en parfaite santé mentale, alors j'ai

joué leur jeu pour être tranquille. J'ai participé à tous les programmes et animations qui m'ont été proposés. Je commence à me questionner sur le temps qui me reste à passer entre ces quatre murs. Malgré ma bonne volonté, l'impatience me gagne et je dois tous les jours, chaque heure du jour et de la nuit, composer avec le rituel de cet établissement.

Vendredi 8 juin 2007

À 16 heures précises, le professeur Derhille, psychanalyste de renom, est venu rendre visite au docteur Mendola, le médecin en charge de mon cas dans cet établissement. J'ai un bon copain Jacky, surnommé « Jacky le dingue », il travaille à l'infirmierie. Lui est atteint de paranoïa, suite à un traumatisme crânien provoqué par un accident de moto. Après une tombée dans l'enfer de l'alcool et de la cocaïne, il est devenu trop violent. On a dû l'enfermer, il y a dix ans.

Jacky m'a raconté la rencontre.

Selon lui, ils se sont réunis à mon sujet. Le professeur cherche un cas sérieux pour écrire un ouvrage de référence sur les manipulateurs psychologiques. Il veut faire reconnaître ce comportement au même titre que les autres maladies mentales. Le professeur a fait part au docteur de l'intérêt qu'il porte à ma personne pour étayer son livre. Puis il a conclu en lui demandant de me décrire avant notre rencontre.

— Vous savez, ce patient est un personnage attachant, mais secret, terriblement secret. Rien ou presque ne transparaît dans ses propos. Il s'attache à envelopper sa personnalité dans un voile de mystère, comme s'il voulait cacher certaines choses ou se protéger.

Mon docteur était décidément bien proche de la vérité.

— Et comment vit-il son enfermement ?

— Même s'il n'aime pas se raconter, je pense au vu de nos échanges qu'il a tous les symptômes du manipulateur avec une forte tendance à la mythomanie. De ce fait il ne supporte pas d'être confronté à ses mensonges, il est dans une perpétuelle fuite en avant. Il communique peu, mais, lorsqu'il daigne s'exprimer, il est très réfléchi et cohérent dans ses propos. Il ne présente pas de troubles du langage et s'exprime correctement.

Je dois avouer que son diagnostic tient la route, mais il lui manque quelque chose que moi seul connais. Mon docteur n'a pas tous les éléments

pour lui permettre de poser un diagnostic formel. D'ailleurs, si j'en crois le compte rendu qui m'a été rapporté par Jacky, il a fini par se perdre dans un jargon incompréhensible pour évoquer mes troubles psychologiques, façon fourre-tout.

Mon copain « Jacky le dingue » m'a également raconté que le professeur s'est ému sur la menace que je pourrais représenter vis-à-vis de mon entourage.

— Professeur, je ne pense pas qu'aujourd'hui, il constitue encore un réel danger pour son environnement. D'ailleurs il est prévu que son internement prenne fin d'ici quelques semaines. Depuis son arrivée, son état s'est grandement amélioré. Pour nous il est apte à reprendre une vie sociale. Mais nous n'oublions pas qu'il a commis à l'époque un acte justifiant sa prise en charge en milieu psychiatrique et il devra prendre, à titre préventif, un traitement à vie.

Moi, une menace pour les autres ? C'est absurde ! Même ma dernière patiente n'a pas porté plainte contre moi ! Cette conversation cependant

m'apprend deux choses : que je n'en ai plus pour longtemps avant de quitter cet asile et que j'ai fait bonne impression au docteur Mendola qui a l'illusion d'avoir cerné ma personnalité. Mais il ne sait rien de moi. Moi seul me connais, encore que...

Une fois leur entretien terminé, mon docteur l'a guidé vers le patient concerné : moi, William Campton.

Le professeur s'est montré amical. Grand, mince, des lunettes cerclées de métal laissent passer un regard perçant et attentionné. Il m'a rapidement expliqué les raisons de sa visite. Il m'a ensuite invité à me balader en sa compagnie dans le parc, sous le regard attentif des surveillants. Là, il m'a proposé une série d'entretiens, en tête à tête, étalés sur plusieurs jours avec un magnétophone pour enregistrer nos propos. L'idée m'a plu. Je vais adorer manipuler ce célèbre professeur !

Jeudi 14 juin 2007

En dépit de mon internement, j'apprécie cette journée printanière. Elle a été marquée par deux événements qui ont agrémenté mon quotidien. D'abord, mon docteur m'a convoqué, alors que je ne m'y attendais pas. D'après lui, j'ai bien progressé, il me trouve plus sociable, plus structuré mentalement... Je me fiche de savoir si je vais mieux ou pas, ce qui m'importe, c'est de sortir de cette prison et de refaire ma vie avec Kate. Je sais aussi qu'ils ont besoin de place pour d'autres malades autrement plus dangereux que moi, je vais profiter d'un manque de lits !

Le deuxième événement agréable de la journée concerne l'interview journalière avec le professeur Derhille. Nous discutons maintenant presque comme de vieilles connaissances. Pour cause de risque de pluie, notre entretien s'est déroulé dans l'aile de haute sécurité abritant les fous dangereux. À cause de leurs cris, nous avons dû nous enfermer dans une cellule capitonnée. Il connaît mon histoire. Il y a un an, il a lu ce fait divers concernant les aventures rocambolesques

d'un étudiant en médecine devenu médecin sans diplôme. Moi, en l'occurrence... D'autant plus que le lien que j'avais tissé avec une de mes patientes était des plus mystérieux pour lui, elle m'avait toujours fait confiance, même après le procès. Il m'a avoué qu'il avait reconstitué minutieusement l'affaire en compulsant les comptes rendus de l'enquête et du procès. Comment sur avis de plusieurs experts ma détention avait été commuée en internement thérapeutique. Il s'est aussi renseigné sur la mise au point minutieuse de ce que les médias appelaient « l'imposture ». Il a été stupéfait par ma faculté à accaparer la personnalité et la fausse identité d'un médecin. C'est vrai je n'avais pas de diplôme, mais mes « cibles » l'ignoraient, elles me faisaient confiance quand à la faveur d'un verre je sortais ma carte de visite :

Doctor W. CAMPTON

7463 W North Avenue

Chicago, Illinois

Ça y est, nous avons terminé les enregistrements.
Je lui ai bien caché mon secret : je suis vraiment
un grand médecin.

Mardi 4 septembre 2007

Je serre le bout de papier entre les doigts. Il s'agit de la convocation dans le bureau du directeur à 16 heures précises. L'entretien avec lui et mon médecin psychiatre est cordial. Ils m'informent que ma présence dans cet établissement n'est plus nécessaire. Ils ne veulent plus de moi, plus rien ne justifie que je reste dans un asile d'aliénés. Une commission de médecins a étudié mon dossier, et, par une légère majorité des avis, il a été décidé que le dénommé William Campton ne présente plus de troubles psychiques de nature à justifier la poursuite de son enfermement. Mon internement est donc levé sur avis médical et formalisé sur décision du pouvoir judiciaire. Je peux sortir du centre avec l'aval des autorités médicales et juridiques.

En guide d'accompagnement pour ma libération prochaine, il m'est remis un fascicule traitant de la réhabilitation des résidents relâchés. Y sont traités plusieurs sujets : comment vivre avec sa pathologie et comment la gérer, comment accéder à une nouvelle vie sociale, comment retrouver un

job... Il inclut aussi les informations sur les possibilités d'hébergement à vocation de réinsertion.

Ma sortie définitive est prévue pour dans une semaine. Je songe à la petite maison de mes parents dans la banlieue de Chicago. Elle a dû se dégrader pendant les deux ans qu'a duré mon absence. Je reste attaché à ce legs, même si ce toit abrite des souvenirs toxiques. Mon psychiatre m'a déconseillé de retourner dans cette demeure. Il craint que le souvenir des scènes vécues dans cet endroit ne réveille de vieux démons.

Lundi 7 janvier 2008

Le week-end est passé trop rapidement et je me retrouve à nouveau enfermé pour la semaine dans mon triste bureau à écrire des articles de la rubrique « chiens écrasés » pour mon journal. Cela fait quatre mois qu'ils m'ont libéré. J'ai accepté un petit boulot pour le Chicago Tribune. Comment ai-je pu accepter ce poste au bas de l'échelle, moi qui étais appelé « Docteur », avant le fameux incident ? Je me le demande encore ! Il faut dire qu'après avoir remboursé les préjudices commis je me suis retrouvé carrément sur la paille. Je n'ai rien trouvé de plus prestigieux pour régler mes factures. Tous les jours je vois mes rêves de réussite se fracasser contre des faits divers ou la vie des quartiers.

Chaque matin de la semaine, j'allume ce satané ordinateur et je me répète avec la conviction de ceux qui sont au bout du rouleau que ma vie est un désastre. Que puis-je espérer de mon travail ? Juste, éviter de me retrouver à la rue. Et de mes amours ? Rien, elles sont inexistantes. J'en ai suffisamment bavé pour cadenasser à double tour

mon côté émotionnel. Depuis lors, personne n'a le droit de pénétrer mon cœur sans que je puisse lui accorder une pleine confiance.

Je dois retourner consulter, je dois m'ôter ce poids de mon cerveau, ça doit s'arrêter avant que tout implose ! Mon analyste, monsieur Durbecq, m'a toujours considéré, à tort, comme un détraqué. Il me reçoit avec un sourire pincé. Peut-être a-t-il des soucis personnels ? Il sait que je viens tout déballer sur mes exploits passés. J'ai conscience que mon histoire n'est pas facilement compréhensible pour une personne normalement constituée. Mais après tout, c'est un psychothérapeute. Son job, c'est d'écouter et comprendre les motivations de tous les patients de son district.

Nous sommes en place. Le face à face peut commencer !

— Alors, William, que souhaitez-vous faire au cours de cette séance ? Voulez-vous me parler ?

— Oui, j'aimerais que nous poursuivions la discussion d'il y a trois mois. J'imagine que depuis vous vous êtes renseigné sur moi ?

— Vaguement. Je suis allé chercher ce que la presse a rapporté de cette fameuse opération. Mais je préfère que ce soit vous qui m'en parliez.

— Vous avez raison, il ne faut pas se fier aux journalistes. Souvent, ils racontent n'importe quoi. Je ne me sens pas de vous parler tout de go de cette histoire. Je préférerais que vous me posiez des questions. Ce serait plus facile pour moi.

— William, vous savez que les séances ne se passent pas comme ça.

— Au diable les conventions ! Je veux simplement avoir une conversation détendue, comme on peut en avoir entre amis.

— Bien !

— Que savez-vous sur moi ?

— J'ai lu qu'il y a deux ans, vous vous êtes fait passer pour un médecin pendant plusieurs mois. Vous vous rendez compte de la responsabilité que vous avez endossée ?

— Oui. Mais j'ai bien pris soin de mes patientes. Savez-vous qu'une d'elles, ma Kate s'est amourachée de moi et qu'elle m'a attendu trois ans jusqu'à ce que je l'épouse à ma libération ?

— C'est ce qu'on écrit, certains médias.

— Exact, certains m'ont pris pour un mythomane. Mais je vais vous dire ce qui s'est réellement passé. J'ai reçu cette femme plusieurs fois en consultation. J'ai pris soin d'elle et je l'ai aidée à franchir un mauvais cap. Je savais que je pouvais le faire, que quelqu'un au-dessus de nous me demandait de le faire.

Je sens que le psy ne saisit pas mes mobiles et mes intentions.